

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

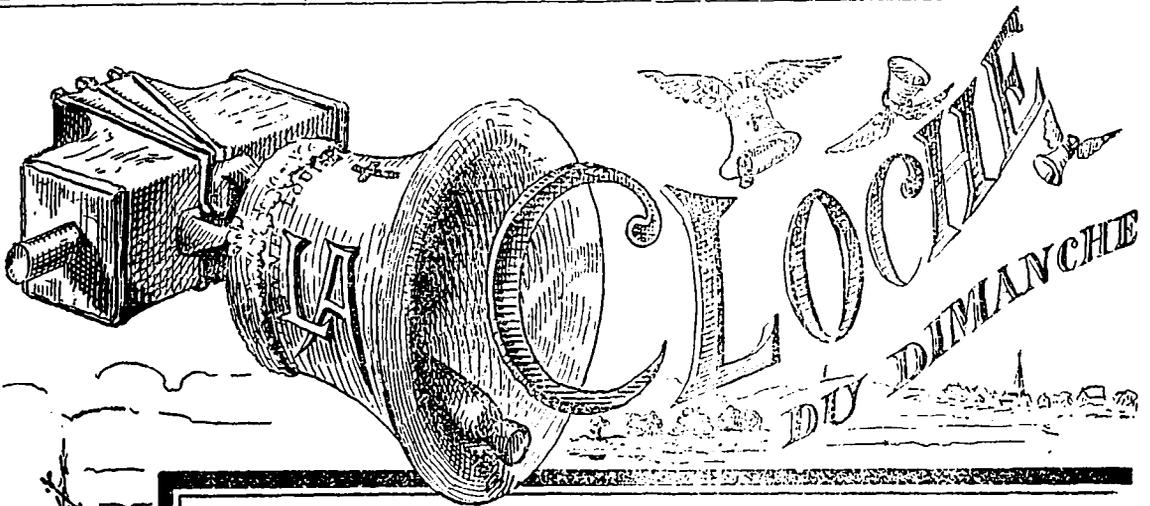
Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

UN SOU LE NUMERO.



VOL. I.

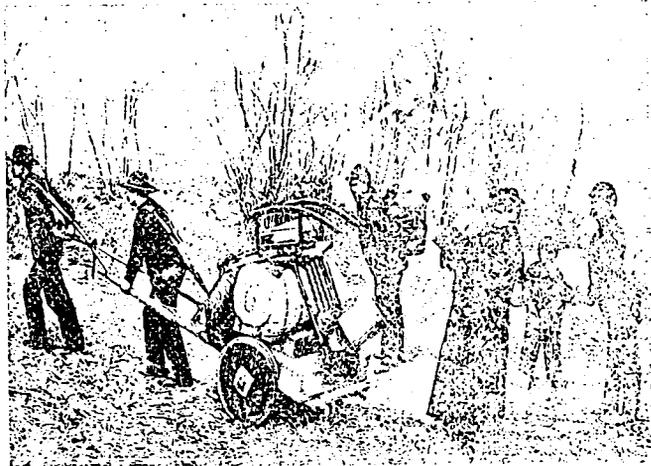
ABONNEMENTS.

No. 15.

Pour le Canada et les Etats-Unis, 50c.
par année.
Pour Montréal, - - - - - 75c.
Pour l'Union Postale, (5 francs) - \$1.00
par année.

Annonces, 10c. la ligne pour la 1re inser-
tion. Pour les insertions subséquen-
tes, on traite à forfait.

Prière d'adresser toutes les Correspondances
G. VEREMAN,
R. P.—2177.



EN ROUTE POUR LE KLONDIKE.

Les armes des démons sont les mauvais livres. La Saint Michel a reçu la mission de nous défendre dans ce grand combat entre la puissance des ténèbres. Puisse-t-il rendre les apôtres de la bonne presse plus nombreux, leur propagande plus active en face des ennemis qui multiplient les moyens de perversion. Preise le goût de bons livres se répand de plus en plus, et conduira dans les âmes le calme et l'apaisement à la place de l'agitation et du trouble amenés par les mauvaises lectures.

L'APOSTOLAT DE LA PRESSE.

A. MORISSETTE PHOTOGR.

La CLOCHE du DIMANCHE

REVUE HEBDOMADAIRE

Directeur: JEAN des ERABLES

Éditée par G. VEKEMAN

33, - RUE ST-NICOLAS, - 33
MONTREAL



JEUDI, 27 JANVIER 1898.

Une de nos Zélatrices les plus dévouées se recommande aux prières de tous nos lecteurs. Elle a promis du pain aux pauvres de S. Antoine si elle obtient une grâce qu'elle espère.

Fonder, soutenir un journal destiné à éclairer et à ramener les esprits est, en un sens, aussi nécessaire et aussi méritoire que de construire une église.

Cardinal Lavignerie.

La lecture produit le bien ou le mal selon qu'elle est bonne ou mauvaise : nous devons donc, dans la mesure de nos moyens et de notre activité, nous opposer à l'encalmenement de la lecture qui tue, et propager, faciliter la lecture qui relève et qui sauve.

C'est un devoir important pour les catholiques dignes de ce nom, de combattre la mauvaise presse et d'encourager la bonne. - Voulez-vous vaincre la franc-maçonnerie, le plus grave danger qui menace de nos jours la foi catholique ? - Lisez et propagez les bons livres, brûlez les mauvais, les suspects et les médiocres.

Donner un bon livre : c'est quelquefois faire parvenir à une âme qui allait périr le remède de la vie éternelle ; ôter un mauvais livre, une pierre de scandale, c'est peut-être empêcher une âme immortelle de tomber dans l'abîme. Voulez-vous rendre de grands services à la religion, acquérir une grande récompense, et tout cela par un moyen fort simple ? Lisez et faites lire les bons livres, brûlez les mauvais et les médiocres.

"L'Apostolat de la presse."

Copie d'une lettre que nous adressons à tous les membres du clergé :

Révérend Monsieur,

Fondée par un groupe de laïques dévoués à l'Église, la *Cloche du Dimanche*, après avoir eu à lutter, comme toute revue catholique, contre de nombreuses et grandes difficultés, vient enfin d'entrer dans une phase nouvelle.

Nous vous dirons tout d'abord, Révérend Monsieur, que Sa Grandeur Monseigneur Paul Bruchési, Archevêque de Montréal a daigné nous envoyer la lettre suivante :

Archevêché de Montréal, le 16 janvier 1898.

Monsieur le directeur du journal LA CLOCHE.

Monseigneur l'archevêque de Montréal m'autorise à vous écrire qu'après avoir parcouru les numéros déjà publiés du journal *La Cloche*, dont vous êtes le directeur-propriétaire, il se plaît à reconnaître le caractère tout à fait honnête et moral de cette publication.

Dans son désir d'encourager, par tous les moyens à sa disposition, les entreprises propres à propager dans les familles le goût des saines lectures, Sa Grandeur est heureuse de vous rendre ce témoignage, espérant qu'il sera un encouragement pour vous et vos zélés, et que vous tiendrez en retour à offrir à vos abonnés que des lectures irréprochables.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le directeur,

Votre tout dévoué serviteur,

G. DAUTH, PIRE

Nous n'avons pas obtenu, au début, l'encouragement sur lequel nous croyions avoir le droit de compter, et nous avons dû nous imposer les plus grands sacrifices pour faire face aux dépenses relativement considérables qu'entraîne la création d'un journal indépendant des partis.

Aujourd'hui le plus difficile est fait. Fort de l'encouragement qu'un Prince de l'Église vient de nous donner, nous allons nous mettre à l'œuvre pour rendre notre petite revue plus complète et en faire un vrai journal des familles chrétiennes, un journal que tout le monde pourra lire sans danger.

Pour cela nous ne sollicitons ni aumônes ni subsides. A vous, Révérend Monsieur, nous demandons simplement de vouloir bien nous faire l'honneur de prendre un abonnement à la *Cloche du Dimanche*, de nous envoyer à cet effet la modique somme de cinquante centimes et de recommander notre petite *Cloche* à vos paroissiens. Vous pourriez peut-être aussi nous trouver des zélés ou des zélatrices qui vendraient la *Cloche* au numéro.

Nous prendrons la respectueuse liberté de vous envoyer notre prochain numéro, dans lequel vous trouverez tout notre programme. Nous espérons que vous aurez la bonté de le lire et nous répétons ce que nous avons déjà dit à différentes reprises : Le fait de retirer des numéros spécimens n'engage personne. Nous considérons pour abonnés ceux qui nous le demandent ; les autres ne nous doivent rien.

Veuillez agréer, Révérend Monsieur, l'assurance de notre dévouement très-respectueux.

Pour le Comité,

G. VEKEMAN,

(JEAN DES ERABLES.)

A NOS AMIS.

Notre programme, publié dans notre premier numéro, est bien simple, bien clair et surtout bien court; nous le reproduisons aujourd'hui :

“ Indépendants des partis politiques, nous prétendons avoir le droit de dire ce que nous pensons, ce que nous croyons juste et bon, sans craindre de nous voir couper les vivres. Catholiques d'un seul bloc, nous serons toujours les fils soumis de l'Église.”

On nous a fait remarquer, et nous remercions volontiers, que notre petite revue n'est pas complète, qu'elle devrait avoir plus de pages, donner plus de feuilleton et surtout des nouvelles. C'est ce que nous désirons faire. Et nous le ferons aussitôt que nous aurons cinq mille abonnés en règle, c'est à dire ayant payé les 50 cents de leur abonnement.

Ces cinq mille abonnés, nous les aurons bientôt. La haute approbation que nous venons de recevoir produira son effet. Les amis de la bonne presse reconnaîtront que nous sommes dignes de leur confiance, ils s'abonneront, payeront le montant de leur abonnement, et nous permettront ainsi de réaliser notre projet.

Oui, nous en sommes persuadés, cette semaine les bonnes lettres tomberont dans notre boîte par douzaines et bientôt la Cloche sera une belle revue, le vrai journal des familles catholiques.

Dr X

CERCLE VICIEUX

J'ai reçu la visite d'un ami qui m'a dit : “ On vous encouragerait beaucoup plus, si vous aviez... des capitaux.”

— Mais, cher ami, ai-je répondu, si nous avions des capitaux, nous n'aurions pas besoin d'encouragements !... Nous donnons pour rien notre temps, nous-nous sommes même saignés à blanc pour empêcher la Cloche de mourir d'une extinction de voix. Jean des Érables se chauffe avec de la neige et il apprend à vivre de l'air du jour. Si nous avions autre chose que notre courage et notre dévouement, on n'entendrait jamais la cloche d'alarme, nous ne sonnerions que pour les fêtes et les réjouissances.

“ Voyons... Vous dites qu'il nous

faudrait un capital : vous allez nous aider à le trouver.

— C'est que...

— Avez-vous cinquante cents à sacrifier ?

— Il ne vous faut que cela ?... Voici mon écu, je l'offre de bon cœur... Mais, pauvre ami, vous voilà loin encore du capital demandé.

— Pas tant que ça ! Un centin étant le commencement d'un million, que doit-on dire d'un écu ? Vous avez fait votre devoir. Allez en paix, que le bon Dieu vous bénisse et qu'il vous donne de nombreux imitateurs ! Dr. X.

PLAIES DU JOUR.

On parle souvent des dix plaies d'Égypte. Pharaon, sans être sincèrement converti, mais pris de peur, trouva que c'était assez comme cela. Il faut croire que Moïse en tenait d'autres en réserve, par exemple la politiquerie à outrance, les procès, l'ivrognerie et le luxe.

Parlons un peu de cette dernière plaie, pour commencer. Les autres arriveront à leur tour.

Nos premiers parents, ayant perdu leur état d'innocence, éprouvèrent le besoin de se cacher, de se couvrir. C'est donc la honte qui fit inventer les premiers vêtements. Ils se contentèrent pour cela de quelques feuilles de vigne ou de figuier, auxquelles succédèrent bientôt les dépouilles des animaux.

La mode a fait des progrès depuis, sont-ce bien des progrès ? et le modeste vêtement a fait place à des costumes de grand prix. Les parures, c'est-à-dire les choses superflues, coûteuses, ruineuses, absorbent le plus clair de nos revenus.

Les minéraux comme les végétaux sont mis à contribution. Des plongeurs explorent au péril de leur vie le fond de la mer pour y chercher des perles. Des mineurs déchirent le sein de la terre afin de lui arracher les pierres précieuses, l'or, l'argent et le diamant. On poursuit les animaux de toute sorte au désert, dans les régions polaires, au milieu des forêts vierges, afin de leur enlever leurs riches fourrures dont se pareront les orgueilleux humains. On tue les oiseaux dont le brillant plumage égale la vue, dont le doux ramage réjouit le cœur ; ils deviennent avec les fleurs, l'ornement de chapeaux impossibles.

La grenouille, qui voulait se faire aussi grosse que le bœuf, trouve de nombreux imitateurs parmi les descendants d'Adam et surtout parmi les descendantes d'Ève qui s'intitulent modestement les rois et les reines de la création.

On veut à tout prix s'embellir, corriger l'œuvre du Créateur ; on refuse parfois l'obéissance à ses supérieurs, à l'Église, à Dieu même, et on se soumet humblement aux décrets et aux caprices de la mode.

On rit des sauvages qui se percent les narines pour y suspendre des osselets ou d'autres menus objets ; on trouve ridicules les Indiens qui se teignent la figure ou les bras... Et l'on s'empresse de trouser ses oreilles pour les orner de morceaux de verre ou de métal, on met du rouge et du blanc sur ses joues, du noir sur ses sourcils. On invente des vêtements qui enlaidissent, des “ embellissements ” qui sont de véritables instruments de torture.

On porte des souliers trop petits, des ceintures trop étroites, des robes trop longues. On “ travaille ” à la sueur de son front, à se transformer et à se déguiser, afin de paraître ce que l'on n'est pas. On n'a ni le temps ni la patience de dire ses prières, de soigner son ménage, de s'instruire, de faire ce que l'on devrait faire, et l'on passe chaque jour plusieurs heures à sa toilette. On se prive du nécessaire pour se procurer le superflu.

L'habitation subit naturellement l'influence du costume. Meubles et tapis, pianos et “ bébelles ” coûtent horriblement cher et demandent pour leur entretien beaucoup de soins et de temps. Tout cela fait partie des besoins de la vie, du pain quotidien, mais d'un pain quotidien que beaucoup de gens demandent au diable, n'osant pas le demander à Dieu.

Aucun objet de toilette, aucun meuble de luxe ne coûte trop cher, surtout quand on peut l'acheter à crédit. On payera quand on pourra ; on cherchera même à s'arranger de manière à ne pas payer du tout.

Et quelles sont les conséquences de tout cela ? Le genre humain fait chaque jour de nouvelles découvertes et de nouvelles inventions, et cependant nous avons moins de bien-être et plus d'ennuis que nos ancêtres. Pourquoi cela ? Parce que nous nous créons chaque jour

de nouveaux besoins, tandis que nos ancêtres savaient se contenter de ce qu'ils avaient. Ils ne s'endettaient pas volontiers, eux ; ils calculaient leurs dépenses d'après leurs revenus. Quand ils achetaient quelque chose, ils avaient de l'argent pour le payer. Ils amassaient sou à sou de belles et honnêtes fortunes, que leurs orgueilleux et sots héritiers gaspillaient souvent très vite, en vrais mangeurs de blé en herbe qu'ils sont.

O sainte simplicité, où donc vous cachez-vous ?

JEAN DES ERABLES.

TROP SAVANTS.

En tout le trop est un défaut, dit le proverbe, et sans donner à cette "sagesse des nations" une portée générale, je trouve quelle a souvent raison.

Nous sommes trop savants, trop fins. Autrefois on avait besoin de faire de longues et patientes études pour acquérir la science ; aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Il suffit de savoir lire péniblement un journal quelconque, pour tout savoir et tout connaître. Au besoin même on peut se dispenser d'apprendre à lire : il suffit d'entendre lire n'importe quoi par n'importe qui, ou d'assister à quelques réunions électoralles. On retient certaines phrases, on apprend à développer certaines théories, comme les perroquets apprennent et retiennent des lambeaux de conversation, et l'on se trouve en état de tenir tête aux orateurs les plus éloquentes, aux écrivains les plus illustres.

Quand on est bleu, on traite de canailles et d'imbéciles les rouges de toute nuance ; quand on est rouge, on en fait tout autant pour les bleus.

Ce n'est pas plus difficile que cela.

Si l'on se contentait de raisonner et de déraisonner ainsi à propos de politique, ce serait déjà assez triste, mais le mal n'aurait pas de conséquences extraordinairement graves, étant donnée la douce habitude qu'ont prise les gouvernants des deux "bords" de se démolir eux-mêmes au bout de quelques années.

Mais le grand malheur est que la plupart des savants de contrebande se croient doués d'une science universelle qui ne connaît ni difficultés ni obstacles.

Dès qu'on ne les approuve plus,

ils traitent d'ignorants, de fous, d'imbéciles, des savants qui ont passé de longues années à s'instruire. Rien n'est sacré pour les habileurs qui ont appris tout juste ce que l'on doit savoir pour s'écarter du bon chemin. Ils traitent du haut de leur grandeur les Pères de l'Église, les écrivains inspirés, dont les écrits admirables devraient leur inspirer le plus profond respect.

Écoutez les, par exemple, quand ils ont daigné assister à la messe et écouter, pour le juger à leur manière et le critiquer sans pitié ni miséricorde, le sermon de leur curé : "Notre prêtre n'est pas bien éloquent ; il prêche mal. Ce qu'il dit n'est pas correct..." Il nous raconte des histoires auxquelles nous ne croyons pas. Ce qu'il dit des saints et de leurs vertus n'a pas le sens commun... Il nous défend de nous amuser comme nous l'entendons ; que la vie serait triste si nous l'écoutions, si nous faisons tout ce qu'il demande !..."

Et ainsi de suite, pendant des heures et des heures, à chaque occasion.

Les livres et les journaux honnêtes et sérieux ont surtout pour effet de mettre en colère les Garos qui aiment à en remonter à leur curé, les mortels d'élite dans le cerveau desquels la science a poussé d'un jet, en une seule soirée, comme les champignons sur un tas de fumier. Il leur faut des nouvelles à sensation, des situations scabreuses, des discussions à l'emporte-pièce, le dénigrement systématique, l'engueulement brutal. Le roman moral n'est, à leurs yeux, bon que pour les enfants, les dévotes et les vieilles femmes. Pour eux il faut quelque chose de fortement épicé ; ils sont trop savants, trop blasés, pour se contenter d'un récit simple et naïf, d'un ouvrage instructif où la religion et la morale sont respectées, d'un journal qui n'insulte personne et enseigne ce qui est beau, bon et juste.

N'ayant pas beaucoup d'idées, n'en ayant souvent qu'une seule, celle de leur profonde sagesse, ils y tiennent aveuglément... Trop orgueilleux pour admettre qu'ils peuvent se tromper, ils meurent le plus souvent dans la bêtise et l'impénitence finales.

Le grand empereur Charlemagne s'humiliait jusqu'à prendre place sur les bancs de l'école par-

mi les jeunes enfants confiés aux soins de maîtres pieux et savants. Beaucoup d'ignorants, sots et vaniteux, se croiraient gravement insultés si l'on osait leur dire qu'ils ont encore quelque chose à apprendre.

C'est ce que savent fort bien les ennemis de l'Église et les corrupteurs du peuple. Au lieu de chercher à orienter les foules dans la bonne direction, ils flattent leurs manies et ils corrompent peu à peu leurs lecteurs en leur faisant aimer d'abord des futilités, pour finir par leur inculquer des doctrines funestes.

De l'esprit d'orgueil délivrez-nous, Seigneur !

JEAN LEFRANC



UNE FEMME FORTE.

Deux "habitants" sont en discussion. Il s'agit de deux chevaux qu'on vient d'essayer et qui ont tiré... comme des bons.

— Ils sont "smait," dit un de leurs amis, mais ma femme est plus forte qu'eux !

— Comment cela ?

— Elle vient de retourner chez nous avec une tonne de foin sur la tête.

— Ceci demande au moins une petite explication.

— C'est bien simple... J'ai vendu une tonne de foin et, avec l'argent, ma femme a acheté un chapeau.

BON MOYEN.

Un banquier qui vient de faire banque-roule, reçoit la visite d'un ami qui lui demande ce qu'il va faire lorsqu'il rencontrera ses créanciers.

— Mais mon cher, répond le banqueroutier, je ne les rencontrerai pas ; je ne sois jamais qu'en voiture, et eux sont toujours à pied.



IL Y EUT UNE ALERTE...

LE "SOUVENEZ-VOUS"

Ceci s'est passé pendant le mois d'août de l'an 1621.

Le connétable de Luynes avait mis, par ordre du roi Louis XIII, le siège devant Montauban, où s'étaient réfugiés les protestants révoltés.

La nuit était venue et les assiégeants, comptant sur la vigilance des sentinelles, dormaient pour la plupart d'un profond sommeil. Soudain, il y eut une alerte. Des soldats, faisant une ronde, avaient arrêté un individu sur lequel on trouva un billet qu'il devait porter à un chef des rebelles. Quand nous disons un billet, ce n'est pas tout à fait exact. Le malheureux prisonnier portait simplement un papier blanc, sur lequel on avait tracé quelques lignes et un plan avec de l'encre sympathique. Les caractères devinrent lisibles lorsque le papier eût été exposé à la chaleur d'un brasier.

Jelarmont, l'homme arrêté, fut condamné à être pendu. Il était innocent, car il croyait tout bonnement qu'il allait porter des nouvelles d'une femme affligée à son mari enfermé dans Montauban.

Conduit au supplice après avoir eu le bonheur de se confesser, Jelarmont, protestant de son innocence, pria à haute voix.

— O Marie, disait-il, ô ma bonne Mère, souvenez-vous !...

Au pied de la potence, il pria encore. Un religieux, le Père Langlade, lui adressait de tendres paroles de consolation et priait avec lui.

Le bourreau, faisant sa lugubre besogne, mit la corde au cou du condamné et le lança dans l'espace.

O prodige ! la corde, quoique solide et toute neuve, se rompit comme un simple fil de lin, et Jelarmont se releva sans le moindre mal.

— O Marie, s'écria-t-il, vous m'avez sauvé ! Merci ! merci !

Mais le bourreau était têtue ; il recommença en doublant la corde... qui cassa une seconde fois.

Alors les soldats intervinrent et ils portèrent le brave homme jusqu'à la tente du connétable ; sur le témoignage du Père Langlade qui enrégista ce fait merveilleux, il lui rendit la liberté.

Marie n'abandonne jamais ceux qui l'invoquent avec foi et confiance.

Nécrologie.

Un des citoyens les plus respectables de cette ville, M. Hector Granger, est décédé le 23 de ce mois, à l'âge de 75 ans.

M. Hector Granger était le père de MM. Flavien et Alphonse Granger, libraires bien connus, du R. P. Granger, S. J., de la révérende sœur Marie du Sacré-Cœur, à l'Asile de la Providence, de Mme Elie Lemire, de l'Assomption, de M. Camille, de Melles Rosanna, Marie, Blanche. Il a eu en tout douze enfants.

Nous offrons à la famille éplorée du regretté défunt, surtout à sa digne épouse, nos plus sincères condoléances.

Le 16 du courant est décédé à Sherbrooke, à l'âge de 3 ans et demi, Alphonse, enfant de M. E. C. Gatién, sténographe officiel. Nos sincères condoléances aux parents.

LA REVANCHE.



Un orateur distingué doit prononcer un discours sur l'utilité des microbes en matière électorale, et notre vieille connaissance Prosper Procule, qui aime beaucoup ces choses-là, est arrivé un des premiers dans la salle, où il s'est installé de son mieux dans un large fauteuil. Il s'apprête à prendre une bonne part des flots d'éloquence dont l'auditoire nombreux et choisi (vieille formule invariable) va être inondé, lorsqu'une jeune dame de haute taille et coiffée d'un chapeau à plumes énormes vient se placer devant lui et lui cacher la tribune.

— Pas drôle ! dit ce bon Prosper, mais patience, je trouverai bien l'occasion de passer agréablement mon temps !

Le conférencier assaisonne ses démonstrations d'un grand nombre d'anecdotes amusantes. Des applaudissements et des éclats de rire prouvent qu'on le comprend et qu'on l'apprécie à sa juste valeur. La belle dame surtout semble s'amuser beaucoup et elle ne tient que difficilement en place. A un moment donné, elle se renverse



en arrière. Prosper Procule, qui n'attend que cette occasion pour prendre sa revanche, happe au passage une longue plume qui lui crève l'œil depuis le commencement de la séance, l'arrache et... fait semblant de s'endormir du sommeil de l'innocence.

Ce fut un vrai succès. Pendant quelques minutes l'orateur, forcé de s'interrompre, partagea l'hilarité générale et la jeune dame se promit bien de ne plus aller aux réunions publiques avec une charge de plumes sur la tête.

On nous dira peut-être que notre dessinateur pouvait trouver un sujet plus digne de son incontestable talent. Mais, que voulez-vous ? Il faut bien que les enfants s'amuse-



PEINE PERDUE.

Mon ami Paul est commis voyageur. Il n'y a là rien de rare ; d'autres que lui exercent cette profession si bien définie par Louis Reybaud...

Sa femme est très charmante ; elle a un talent particulier pour se parer, orner son salon de toutes sortes de belles choses, faire du tapage coûteux en promenant ses gentils petits doigts sur les touches de son piano. Mais elle n'a pas de grands talents comme cuisinière, elle ignore l'art d'utiliser les restes et les travaux de couture lui répugnent absolument.

Aussi mon ami Paul a-t-il souvent des chemises sans boutons. Il s'en consola d'abord en consta-

tant que beaucoup de maris ont des boutons sans chemises ; mais il finit par ne plus trouver cela "très drôle," surtout quand, au cours de ses pérégrinations, procédant à sa toilette dans une chambre d'hôtel, il se voyait forcé d'ajouter à sa profession volontairement choisie celle de "lingère" malgré lui.

Pendant ses longues absences, sa femme, connaissant toujours les villes où il doit s'arrêter, lui fait parvenir son linge propre. Lui, renvoie celui qu'il vient de déposer, toujours avec cette recommandation de plus en plus pressante et de moins en moins efficace : "N'oublie pas de recoudre les boutons !"

Un beau jour, perdant enfin patience, il pratiqua quatre petits trous à un couvercle de boîte à cirage et mit en place ce bouton d'un nouveau modèle et de si superbes dimensions.

— Cette fois-ci, se dit-il, elle comprendra.

Et il fit son envoi comme de coutume.

Elle comprit en effet, car au bout de quelques jours, en inspectant son paquet de linge, Paul trouva la chemise au gros bouton... patenté. Le couvercle y était toujours ; seulement, afin de l'utiliser, l'industrielle ménagère lui avait fait une boutonnière à sa taille !...

Allez donc vous fâcher, quand vous avez une petite femme si fine

JEAN II

ECONOMIES DE PAUL

— Papa, est-ce que tu me permets d'acheter un pâté à la crème ?

— Oui, mais tu iras le prendre chez le pâtissier du coin. Là, tu le paieras cinq centimes moins cher qu'ailleurs. Il faut faire des économies toutes les fois qu'on le peut.

Le lendemain, petit Paul dit à son père : — Papa, j'ai économisé aujourd'hui cinquante centimes.

— Comment cela ?

— J'ai acheté dix pâtés à la crème !

DERNIER DESIR

Après avoir réveillé un condamné à mort, le matin de son exécution, le directeur de la prison lui dit :

— Voulez-vous prendre quelque chose ?

— Oui, répond le condamné.

— Quoi ?

— Des huîtres.

— Cela est trop long à préparer.

— C'est des huîtres que je voudrais.

— Quelle idée !

— C'est comme ça.

— Mais enfin vous avez une raison ? ...

— Je vais vous la dire. J'adore les huîtres mais elles me font mal. Aujourd'hui, je m'en fiche !

PELERINAGE A JERUSALEM

— OU —

VOYAGES ET AVENTURES D'UNE JEUNE FILLE.

Après avoir pris le repas, assise entre deux belles dames richement vêtues et pompeusement parées, Brigitte voulut se retirer pour se remettre en route. Mais, pressée de tous côtés, elle finit par consentir à se reposer au moins jusqu'au surlendemain. Alors rien ne put la retenir davantage. On eut beau lui proposer d'accompagner les touristes jusqu'à Venise, par où elle comptait passer, et lui offrir une place dans une voiture bien commode, elle refusa tout, voulant marcher à pied, humblement, comme ces pieux voyageurs qui allèrent autrefois en si grand nombre visiter la Terre-Sainte. Elle ne pensait pas qu'un jour viendrait où, rivée au bord de la mer, elle serait bien forcée de s'embarquer et de désemparer, au moins pour quelque temps, son bâton de voyage.

Deux jours se passèrent de nouveau sans incident digne d'être mentionné. Mais vers le soir du second jour, la pauvre enfant se trouva tout à coup, au détour du chemin, en présence d'un troupeau nombreux de bœufs que des bouviers chassaient devant eux, à grands coups de bâtons. Les bêtes affolées avançaient rapidement et la pauvre jeune fille, craignant de se faire écraser, franchit un fossé qui séparait la route poudreuse d'un vaste champ inculte. Par malheur, elle trébucha contre un quartier de roche et se démit le pied droit. Après avoir essayé en vain de se relever, et endurant des douleurs atroces, elle se coucha sur la terre rocailleuse et se mit à pleurer.

Les gardiens du troupeau passèrent sans remarquer la blessée, car il commençait à faire noir et le piétinement du troupeau dominait tout autre bruit. La pauvre enfant passa une bien triste nuit et le soleil levant la trouva en proie à une fièvre intense.

Un jeune Savoyard, un de ces courageux petits travailleurs qui parcourent le monde à la recherche d'un peu de besogne et d'un mince salaire, vit la pèlerine et vola à son secours.

— Es-tu malade ? lui demanda-t-il.

Brigitte, dans le délire de la fièvre, ne répondit que par des gémissements.

— As-tu faim ? reprit le garçonnet, j'ai du pain en abondance. Ou bien as-tu soif ? je te chercherai de l'eau.

Cette douce voix produisit, du moins pour le moment, un bon effet. La jeune fille monta son pied enflé.

— Ah ! soupira le savoyard, je vois ce que c'est ; il t'est arrivé un accident, tu ne peux marcher... Veux-tu que j'aille prévenir tes parents ? Demeures-tu loin d'ici ?

— Oh oui ! bien loin, gémit Brigitte en essuyant ses larmes.

Croyant qu'elle allait mourir, le jeune voyageur s'agenouilla pieusement près de la pèlerine, fit le signe de la croix et se mit à réciter le notre Père, la salutation angélique, le credo et toutes les prières qu'il connaissait. Puis il approcha de ses lèvres un petit crucifix, souvenir de sa pieuse mère, et il pria : « Seigneur, Jésus, ayez pitié de cette pauvre abandonnée ! »

La fièvre étant revenue et avec elle le délire, Brigitte se mit à crier :

— Je ne veux pas mourir sans baptême !

— Ah ! s'écria le petit Savoyard, il s'agit ici de faire une bonne œuvre ! Elle n'est pas baptisée, je ne puis la laisser mourir ainsi.

Et, prompt comme l'éclair, il courut au ruisseau et remplit un gobelet qu'en enfant prévoyant il portait toujours avec lui.

Brigitte le lui arracha des mains et le vida jusqu'à la dernière goutte. Ceci la soulagea beaucoup et elle put, aidée par son petit ami, se traîner jusqu'à une touffe d'arbustes qui du moins lui donnaient un peu d'ombre.

— Nous ne pouvons rester longtemps ici, dit le Savoyard ; puisque vous êtes incapable de marcher, je vais me mettre en faction sur le bord du chemin, et j'arrêterai la première voiture qui se présentera, et aussi vrai que je m'appelle Petit Louis, je te sauverai.

La jeune fille remercia son sauveur d'un sourire reconnaissant et pria mentalement pour lui.

Petit Louis, lesté comme un chevreuil, prit son bâton et s'installa à l'autre bord du ruisseau et se mit en observation. Au bout de quelques instants, il vit arriver, au grand trot de deux superbes chevaux, une belle calèche armoricaine. Mais le postillon ne vit pas, ou fit semblant de ne pas voir l'enfant et il ne détourna pas la tête à ses pressants appels. Seulement, la portière baissée se souleva et un vieux monsieur jeta quelques pièces de monnaie à celui qu'il prenait pour un mendiant.

Plusieurs heures se passèrent ainsi. Le vaillant petit garçon était au désespoir. Il retourna auprès de Brigitte et lui dit, les larmes aux yeux :

— Tu ne peux cependant passer une seconde nuit ici. Essaie de te lever, appuie-toi sur mon bras et nous traverserons le ruisseau sur le petit pont que je vois là-bas, au bout de ce méchant terrain où l'on ne peut cueillir que des cailloux et des entorses.

Brigitte ne demandait pas mieux. Aidée par son jeune compagnon elle se souleva

péniblement et une main sur l'épaule du Savoyard, de l'autre s'appuyant sur son bâton, elle se traîna comme elle put. Mais bientôt les forces lui manquèrent et elle fut forcée de s'asseoir sur un tronç d'arbre renversé par le dernier ouragan.

Il avait vraiment un grand cœur, ce pauvre enfant de la Savoie qui imitait si charitablement le bon Samaritain.

— Ne perds pas courage ! dit-il, le bon Dieu finira bien par nous envoyer du secours.

Justement, il vit arriver un campagnard, assis au fond d'une charrrette traînée par un vieux cheval. L'homme des champs se montra plus serviable que le brillant domestique. Il s'approcha de Brigitte, la souleva avec mille précautions et l'assit commodément sur quelques poignées de paille. Petit Louis s'assit gravement auprès de sa protégée et la maigre hardelle reprit philosophiquement sa marche lente du côté de la ferme.

Ici la pauvre pèlerine eut à endurer de nouvelles privations. On ne la repoussa pas, on lui accorda même un gîte, dans un coin obscur, avec un tas de feuilles mortes pour lit, un morceau de pain noir et un verre d'eau pour souper. Elle se trouvait au milieu d'une famille nombreuse et affamée qui ne l'avait accueillie que dans l'espoir d'une rétribution sulfiteuse.

Heureusement pour elle, Petit Louis veillait. Cet enfant avait eu le bonheur d'être élevé par une mère chrétienne que la grande misère seule et un peu les mœurs du pays avaient pu décider de le laisser partir. Il soigna sa chère malade avec un dévouement vraiment admirable. De temps en temps il la quittait pour quelques heures et revenait alors avec des fruits ou d'autres douceurs qu'il s'était procurés en demandant la charité de porte en porte. Souvent même il ne rentrait que la nuit, pour dérober à la vue des villageois raparées les bonnes choses qu'il apportait à sa petite amie.

Des qu'elle put se traîner, Brigitte fit tout ce qu'elle put pour se rendre utile. Au bout de quelques jours elle fut en état de remplacer la fermière lorsque celle-ci se rendait aux champs ou au village voisin. Mais plus elle travaillait, plus on lui demandait de services. Comme elle boitait encore, cela ne pouvait manquer de la fatiguer beaucoup et de retarder son rétablissement.

Un jour la campagnarde lui dit :

— Tu as un peu d'argent, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, répondit la bonne fille, qui ne voulait pas mentir.

— Où est-il ?

— Dans la grange.

— Va me le chercher ; je t'ai nourrie et logé pour cela.

— J'irai moi, se hâta de dire Petit Louis ; vous voyez bien que ma compagne a de la peine à marcher.

— Soit, mais dépêche-toi !

A Continuer.

On peut nous payer en timbres de 2 ou de 3 cts., mais nous préférons les billets de banque, surtout les grands.

La Cie. Robinet Freres, de Sandwich, Limited.

Incorporee au Capital de \$50.000.00.

Président et Gérant, JULES ROBINET. Vice-Président, VICTOR ROBINET. Trésorier, D. ROCHELEAU
Secrétaire, STEPHANE ROBINET.

Directeurs : JOHN DUGAL. GILBERT BEDELLE. HTE. GIRARDOT. E. DUPUIS. LOUIS BELFORT.

Vin Port. Vin Clairet. Vin Moselle. Vin Sauterne.
Vin de Messe, en Barils et en Bouteilles.

Cette Compagnie est composée des principaux viticulteurs du Comté d'Essex, propriétaires de 300 arpents du meilleur vignoble du Comté.

LA FAMILLE CHRETIENNE

“La Famille Chrétienne,” tel est le titre d'une charmante revue hebdomadaire dont nous venons de recevoir le premier numéro. Elle est publiée avec l'autorisation de S. G. Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa, par l'Imprimerie *Jeanne d'Arc* à Masson, comté de Labelle, P. Q. Le directeur est le rév. A. L. Mangin, prêtre.

De tout coeur nous souhaitons la bienvenue à “La Famille Chrétienne.” Ses débuts lui font honneur; nous sommes persuadés qu'elle combattrait vaillamment et qu'elle fera beaucoup de bien.

“Trop de revues!” diront peut-être les partisans du “laisser faire.” Nous leur répondrons: “Pas assez de bons écrits pour battre en brèche les publications ouvertement hostiles à l'Eglise et celles plus dangereuses qui dépravent le goût par leurs nouvelles à sensation et leurs comptes-rendus détaillés d'événements scandaleux. Guerre à mort aux feuilles hypocrites dont les rédacteurs paraissent n'être restés dans l'Eglise que pour mieux la combattre!”

BOITE AUX LETTRES.

Jeanne. — Votre causerie paraîtra la semaine prochaine.

M. Q. V. — Reçu; merci pour vos bons souhaits.

Rév. M. A. L. C. S. T. — Reçu votre lettre et \$ 100. Merci.

Rév. M. J. T. — Reçu.

E. — Vous verrez que tout s'arrangera. Reçu \$1.00 pur 2 ab. Merci.

Ami du Journal. — Nous enverrons aux adresses indiquées et nous efforcrons de faire de mieux en mieux. Bien reçu votre envoi.

Rév. T. J. B. A. — Reçu 50c. Soyez le bienvenu!

Rév. P. E. L. — Reçu \$1.00. Vous savez lire entre les lignes!

Melle. H. H. L. Hull — Votre envoi nous est bien parvenu. Merci pour votre zèle.

Rév. O. C. Sherbrooke — Reçu. On tâche de vous trouver une collection complète. Nous en avions réservé six cents, mais tout est enlevé.

G. C. — On espère vous envoyer un pamphlet dans lequel vous trouverez des propo-

sitions qui ont plus d'un point de ressemblance avec les vôtres.

Mme G. Boucher et Melle Duval, West-Manchester, N. H. — Votre abonnement est payé pour une année entière.

M. Chs A. G. St. — Votre poésie paraîtra la semaine prochaine. Arrivée trop tard pour le présent numéro.

EN TEMPS DE CHASSE

— Crois-tu que ton mari soit allé à la chasse hier?

— Je le crois,

— Mais il est revenu sans gibier!

— C'est précisément pour ça que je le crois....

VINS DU PAYS.

Excellents Vins Purs, Blancs et Rouges

VIN DE MESSE.

LOUIS BELFORT,

VITICULTEUR.

SANDWICH, ONT.

Province de Québec
District de Montréal
No 2923

COUR SUPERIEURE

Dame Marie Louise Mas-é, épouse commune de biens de Oscar Laferrrière, agent, et dûment autorisée à ester en justice, tous deux des Cité et District de Montréal.

Demanderesse

vs

Le dit Oscar Laferrrière,

Défendeur

La demanderesse, à ce jour, intente une action en séparation de biens contre le défendeur.

Avocat de la demanderesse.

P. A. Bégin,

Montréal 22 Janvier 1898.

Vin Tonique Ferrugineux..

AU SUC DE VIANDE.

“Beef, Iron and Wine.”

Cette agréable préparation est composée de pur vin SHERRY, d'extrait de boeuf concentré et de citrate de fer ammoniacal.

Haute ment recommandable par son action nutritive, tonique et stimulante dans tous les cas de faiblesse, pauvreté du sang, débilité générale, et d'un grand secours aux convalescents.

DIRECTION POUR LES ADULTES.

Une cuillerée à soupe entre les repas, quand on souffre de fatigue ou d'épuisement.

POUR LES ENFANTS

On doit réduire la dose selon l'âge.

PREPARE PAR

L. A. BERNARD,

PHARMACIEN-CHIMISTE.

1882, Rue Ste Catherine, Montréal.

Vient de Paraitre.

LABRADOR ET ANTICOSTI,

Par l'Abbé Huard.

Volume de XV-505 pages, impression et papier de luxe. Illustré de 45 portraits et autres gravures, et d'une carte du golfe St-Laurent dressée expressément pour cet ouvrage.

Journal de voyages, Historique et état présent de tous les postes de la Côte Nord, depuis Betsiamis jusqu'au Blanc-Sablou, et de l'Anticosti. Meurs et usages des Montagnais. Pêcheurs canadiens et acadiens. Comédies et chiens du Labrador. Détails complets sur la chasse au loup marin, et la grande pêche au saumon, au hareng, à la moule. La vérité sur l'Anticosti; renseignements inédits; l'entreprise Menier.

Prix, pour le Canada, \$1.50. Par la poste, \$1.60. Etats-Unis. \$1.70.

Au bureau du NATURALISTE, à Chicoutimi et chez les principaux libraires du pays.